

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 40

Artikel: Une première descente en Italie : [suite]
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 2 octobre 1915 : Une première descente en Italie (V. F.). — Lodrolo à Bouscaniet (Marc à Louis). — Havane et moka (J. M.). — Les almanachs. — Vases pleins et vases vides (Louis Croisier). — Bonaparte en Suisse avec une halte du grand homme, à Villeneuve, par J.-J. Porchat (*A suivre*).

UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

V

D E Macugnaga, nous nous proposions de descendre dans la plaine lombarde par le col du Turlo et le val Sesia. Le Turlo percé à 2700 et quelques mètres. On n'y passe guère. Tschudi le qualifie de « mortellement ennuyeux » et cela même piquait notre curiosité. Pour y arriver, on s'engage, sur la rive droite de l'Anza, dans un vallon désert et sans autre attrait qu'un torrent, la Quarasca, aux eaux d'une extraordinaire limpideté. Elles étaient si tentantes que nous voulumes nous y plonger, mais impossible d'y tenir plus d'une minute, à cause de leur température glacée. Cependant, grâce à cette épreuve, notre bien-être était tel que, sur le fin gazon de la rive, nous courions en chantant à la conquête du Turlo. Son échancre se dessinait vaguement dans une haute arête rocheuse coupée de névés et de petits glaciers. Mais où diable était le sentier ? Après avoir quitté de maigres pâturages, nous montions à l'aventure au travers de champs d'airelles et de rhododendrons s'étendant à perte de vue. Je ne connais pas de terrains moins propices à la promenade. A tout instant, le pied s'enfonçait dans des cavités imprévues ; on trébuche, on sue et l'on peste. Ces obstacles nous firent perdre beaucoup de temps, si bien que la journée était fort avancée quand nous atteignimes les rocs nus. Le rocher à bonnes prises est la joie des grimpeurs. Ici, malheureusement, pas traces de piste, d'entailles ou de corniches. C'étaient des couloirs et des parois que le verglas polissait de son traitre vernis. Le col nous avait caché maintenant par des masses surplombantes ourlées de neige. Etais-je sage d'en poursuivre l'assaut ? Un conseil de guerre fut tenu, à la suite duquel nous battîmes brûlément en retraite, en prenant par des pierriers moins désagréables que le tapis des buissons rampants. Il faisait nuit noire quand nous rentrâmes à notre petite hôtellerie de Borca, en nous durant par le sacré Turlo de gagner la Lombardie, l'été suivant, par un col moins mortellement assommant. Et nous reprîmes le chemin de la maison par le Monte Moro et la vallée du Rhône.

Une année après, jour pour jour, refaisant la route en sens inverse, nous tombions de nouveau dans le magnifique val Anzasca. De nos bons compagnons de cette tournée, deux, hélas ! ne sont plus ; ils l'avaient embelli, l'un par sa verve et son esprit bien latins, l'autre par ses croquis à la plume et ses vues photographiques.

A notre petite troupe s'était joint inopinément un professeur de Lyon, voyageur solitaire, un peu pédant et collant, chose assez rare chez

un Français. Il revenait de l'Oberland bernois où, disait-il, la vue de la Jungfrau l'avait « médusé » ; c'était un mot qu'il affectionnait. De crainte qu'il ne nous médusât à son tour, nous l'abandonnâmes à son sort, tandis que, sous la saulaie, il prenait un bain dans l'Anza. C'était près de Ponte-Grande. Dans cette bourgade, nous vîmes s'éloigner de nous, volontairement cette fois, deux des nôtres qui, n'ayant pas le pied très montagnard, préféraient les Alpes à distance, vues par exemple de la place d'armes de Villeneuve ou des rives du Belingard. Nous apprîmes depuis qu'en passant le Simplon, ils purent faire de curieuses observations sur la pratique du culte de Vénus dans les galeries de Gondo.

Tandis qu'ils roulaient en diligence dans ces souterrains, nous montions les pentes herbeuses qui s'étaisent entre l'adorable villette de Bannio et le col de Baranea. Un orage nous surprit avant que nous eussions franchi ce col, et nous contraignit à nous réfugier dans l'unique chalet de la région. Il s'y trouvait une vachère déjà mûre, entourée d'une ribambelle d'enfants dont les beaux yeux noirs riaient à travers des cheveux embruissailles. L'un de nous distribua à ces moutards quelques biscuits en forme de disques, mais si durs qu'ils renoncèrent à y planter la dent et s'en servirent pour jouer au palet sur l'aire de la grange.

L'orage, cependant, comme il arrive assez souvent dans le midi, n'avait duré que peu d'instants et le ciel s'était bientôt rasséréni. Devant nous se creusait une vallée étroite et sinuueuse, le val Mastallone. On nous avait vanté la beauté et la variété de ses aspects, les ravissantes taches que font dans sa verdure les hameaux, les églises, les oratoires, le joli costume auquel sont demeurées fidèles les femmes de Fobello, chef-lieu de la vallée. Il n'y avait là rien d'exagéré, comme nous pûmes nous en convaincre le jour même. La population féminine est vive, gaie et les jolis minois n'y manquent pas. Elle porte avec grâce une robe de drap bleu ornée de cordons rouges et dont la taille courte est suspendue à des bretelles, par dessus une chemise à longues manches. Seules, des sortes de guêtres ayant un faux air de bottes, ôtent de sa légèreté à ce vêtement. Mais il faut compter avec les hautes herbes mouillées où les bas blancs feraient bientôt triste figure.

Fobello possède plusieurs hôtels. Nous eûmes toutefois quelque peine à y trouver un gîte, car ils regorgeaient de villégiateurs de la Lombardie et du Piémont. Pas d'Anglais, ni d'Allemands. On nous dressa des lits de fortune dans une salle de billard de l'*'Albergo d'Italia'*. En cette aimable maison tout le monde riait et chantait, à commencer par un impayable petit barbier, qui, passant de chambre en chambre, sa troussse sous le bras, offrait ses services aux nobles étrangers. Le menton de nos seigneuries se confia à ses mains. Ce figaro fut-il le paillasson d'un cirque avant d'apprendre à faire la barbe ? La chose n'est pas invraisemblable. Il jonglait avec les menus objets que touchaient

ses doigts, tout en contant des drôleries qui le faisaient abandonner son travail pour rire son saoul au fond d'un fauteuil. A l'en croire, il avait exercé son art dans tous les hôtels d'Italie, et il se plaisait à nous énumérer ceux de Naples, de Rome, de Florence, de Gênes, de Turin...

— Vous oubliez Milan ! Mais, au fait, y a-t-il des hôtels à Milan ? demanda du ton le plus innocent le pince sans rire de la troupe.

— S'il y a des hôtels à Milan !... Euh ! Et en poussant cette exclamtion, voilà le petit barbier qui fait un saut comme une balle de gomme, et nous explique avec vivacité qu'une cité de l'importance de Milan serait déchue si elle n'avait... euh ! des centaines d'hôtels à offrir aux voyageurs... euh ! des centaines, non pas, mais des milliers d'hôtelleries réputées, où descendaient les prélates, les princes... eux ! les empereurs eux-mêmes !...

Il était bien éloquent et bien amusant en même temps, ce bout d'homme. Seulement, comme il gesticulait sans lâcher son rasoir, le patient dont il tenait le menton était véritablement sur la sellette.

Ce jour-là, emportant des vivres dans nos sacs, nous allâmes dîner sous l'auvent d'une fontaine, dans un petit village haut perché, Al Rocco, qui semblait absolument abandonné. Mais il s'y trouvait deux habitants, un vieillard de Turin et sa petite-fille, jeune personne de vingt ans, qui passaient l'été là-haut dans un chalet de pierre où ils s'étaient aménagé un petit appartement très confortable. Ils nous le montrèrent et nous obligèrent à faire honneur à quelques flacons. La jeune personne nous parut un peu raide dans le costume des montagnardes, qui n'est pas fait pour les citadines, mais elle était gentille tout de même, et le vin du grand-père n'avait qu'e des qualités.

De Fobello, par une petite route charmante, le long d'un torrent qui remplit avec elle le fond du vallon, on débouche dans la plaine à Varallo, après s'être empêtré les yeux de paysages alpestres d'une grâce et d'un coloris inimaginables.

Varallo est une petite cité d'un peu plus de 3000 âmes, assise sur la Sesia, que franchit un pont à trois arches, surmonté d'une statue de Victor-Emmanuel I^r en marbre blanc. Les rues grouillaient de paysannes venues en pèlerinage de dix lieues à la ronde, pour la fête de l'Assomption, la festa della madonna, si bien qu'il nous fut encore plus difficile qu'à Fobello de dénicher un abri pour la nuit. Aux « Deux épées », où nous échouâmes après avoir parlementé vainement dans d'autres hôtelleries, on nous offrit un lit matrimonial à trois places, à côté d'une couche que devait occuper un couple « très convenable ». Nous préférâmes dormir à la belle étoile. En attendant, rien n'était plus divertissant que de se mêler aux pèlerins dont la cohue bruissait dans les ruelles et de voir l'air grave des deux uniques gendarmes de la cité, promenant leur uniforme des grands jours au milieu de la foule. Grâce aux indications de ces importants personnages, nous trouvâmes

vâmes finalement dans un hôtel un peu à l'écart, c'était encore un *Albergo d'Italia*, un lit moins rocallieux que celui de la Sesia sous le pont de Victor-Emmanuel.

Après Varallo, nous vîmes Novare, Milan et de nouveau la superbe région des lacs. Mais nos impressions les plus fortes et les plus gaies, nous les remportâmes de ces pédestres excursions où, descendant pour la première fois les gradins méridionaux des Alpes, il nous semblait découvrir les pays qui se chauffent au pied du Simplon et du Mont-Rose.

V. F.

L'ennemi. — L'eau de-vie est votre plus grand ennemi, disait un pasteur à l'un de ses paroissiens.

Celui-ci lui fit observer qu'il lui avait toujours recommandé d'aimer ses ennemis.

— Oui, sans doute, répondit le pasteur, mais je ne vous ai jamais dit de les avaler.

LO RELODZO A BOUSCANIET

Lè dzein, quand là que dévesâvant de Bouscaniet, ie desant adi : « Clia poueson de Bouscaniet ! » et là dzein faisant bin de dere dinse. L'étâi on corps que sè gaçons, et sè domestiquo n'avant jamé prau travaiill. Lè bouscagnîve tota la granta dzornâ, tota la veilla et quasu tota la né.

L'avâi po gaçon on certain bon-fonds qu'on lâi desâi Bouippliat, por cein que l'étâi asse chet qu'on bosset de vegnolan aprî lo bounan. Quand pouâve ein djuvî de iena à Bouscaniet, lâi avâi pas fauta de lâi fêre signe avoué on van.

Cein que boulâve lo mè Bouippliat, lè que lo maître lo fasâi lèvâ tant matin, que cein lo fasâi bailli tota la dzornâ. On iâdzo, Bouscaniet lo criâve dâz à trâi z'hâore po allâ sèyf ein lâi deseint :

— Dêpâse-tè Bouippliat ! Se n'è pas onna vergogne de pétâ à l'hâ à stau z'hâore. Lo sèlao qu'è dza lèvâ.

— M'ein foto, so repond Bouscaniet, se lo sèlao sè vâo lèvâ devânt dzo, na pas mè.

... Po lo fêre lèvâ pe rido, Bouscaniet l'avâi imaginâi stasse :

L'avâi onna dzenehîre, dâi dzenelhie et on pâo (coq) que tsantâve tote lè z'hâore du la miné. On relozdo n'è pas pe rectat. On arâi djura que cougnessâi lè z'hâore. Po revêlhi Bouippliat, Bouscaniet fâ betâ la dzenelhîre drâi dè coûte lo pâilo ûa gaçon et... du clli dzo, salut avoué lo droumi. Tote lè z'hâore de la né, l'étâi on détertin de la mètsance, dâi quiqueliki à veni tot fou, que ma fâi, Bouippliat n'avâi rein d'autre à fêre qu'à sè lèva. Vo pouâide crêre que cein l'embêtâve.

Onna dèmeindze né, vè lè duve z'hâore, lo pâo quemeince à tsantâ et à èdzevatâ lè grâpe. Pu, tot d'on coup on oût on grand tredon dein la dzenelhîre, quemet se lo renâ étâi vegniâ. Bouscaniet, que l'étâi revelhî, va vère que lâi avâi et ie traôve Bouippliat, ein pantet, dein la dzenelhîre, que legnâi lo pâo eintremi de sè dzénâo, et que lâi verive la tita sein devânt derrâ, bin dâi iâdzo, quemet se voliâve mâodre d'au café.

— Que fâ-to quie ? lâi dit Bouscaniet.

— Noutron maître, vo lo vâide : *ie remonto lo relozdo !*

MARC A LOUIS.

Permettez ! — Un gargonier, accusé de favoriser les jeux de hasard dans son établissement, comparaissait devant le tribunal de police.

— Vous êtes prévenu, lui dit le président, d'avoir laissé jouer des jeux de hasard.

— Pardon, Monsieur le Président. Il n'y a jamais eu de hasard chez moi... Tous ces messieurs trichaient.

HAVANE ET MOKA

— Ainsi donc, vous croyez à la médecine, docteur ?

— Mais, mon cher, quelle question ? Qui donc aura foi en la médecine, si nous, ses grands prêtres, ne donnons l'exemple ?

— Hum !... Souvenez-vous des augures de l'ancienne Rome, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire.

Les interlocuteurs étaient deux de nos sommités médicales lausannoises, d'âge déjà vénérable. C'était dans le fumoir de l'un deux, après le dîner. On devisait de tout et de rien, en dégustant un moka exquis et en regardant monter en gracieuses volutes, vers le plafond, la fumée de havanes dont le parfum le disputait en finesse à l'arôme du café.

Nous avions l'honneur d'assister, en auditeur très passif, à cet entretien, qui ne laissait pas, vous le devinez, de nous intriguer fort.

S'étant versé une seconde tasse de café, l'amphithéâtre reprit d'un air distrait, en apparence, et tout en contemplant avec délices la cendre de son cigare, qui s'allongeait, blanche et ferme :

— Eh bien, moi, mon cher, je n'y crois plus guère, à la médecine.

— Vrai ? Et qui ou quoi donc a ébranlé ainsi votre foi ?... La science ?...

— Oh ! non ! La science est bien étrangère à cela. Ma longue pratique ; mes nombreuses expériences.

Plus j'ai avancé dans la carrière et plus je me suis convaincu que si nous voulons gagner la partie, il nous faut les atouts de la nature. C'est elle qui est le grand médecin ; nous ne sommes que ses... assistants. Ce qui ne veut point dire que, pour humble qu'il soit, ce rôle n'ait pas son utilité. Loin de là, ma pensée. Ce rôle de simple assistant est nécessaire ; mais dans les neuf-dixièmes des cas, c'est de la modestie avec laquelle nous savons, de bonne grâce, nous y résigner que dépend beaucoup notre succès. Surtout, ne dédaignons pas le concours précieux du malade, le principal intéressé ! Pour une ou deux fois qu'il se méprend sur son véritable état, sur ses forces, son endurance, et qu'il paie, cruellement peut-être, cette méprise, que d'heureuses témerités qui ne peuvent guère causer dommage qu'à nos honoraires.

« Croyez-moi, mon cher, laissez les ordonnances, les bouteilles à agiter, les régimes, aux malades imaginaires. Il y en aura toujours assez pour assurer l'avenir de la médecine et de sa cousine dévouée, la pharmacie. La docilité de ces malades aux prescriptions de la Faculté et surtout la constance de leurs prétendus maux en font la clientèle idéale. Et quel reproche nous pourrions-nous faire à l'égard de ces clients-là ? Aucun. Puisqu'ils ne veulent pas de ce bien sans égal qu'est la santé ; puisqu'il leur plaît d'être et de rester malades, bombardons-les donc d'inoffensives ordonnances — ce sont les remèdes inoffensifs qui se vendent le mieux — condamnons-les au lit à perpétuité, au régime lacté, au macaroni sauveur, à l'*aqua libératrice*. Plus nous les sévrerons des plaisirs légitimes de l'existence, plus le régime auquel nous les soumettrons sera intrinsèque et tyrannique, plus ils seront contents, sous leur air de martyrs, et plus aussi ils croiront en nous et en notre science. Et puis, ils finiront bien par mourir de cette vie-là, comme on meurt de l'autre, de la bonne. On meurt de tout, allez !

« Encore un havane, mon cher ? »

L'auditeur (J. M.)

Les Almanachs.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. — (Société de l'Imprimerie Klausfelder). Prix 30 centimes. — Cette année, hélas ! la couverture du *Messager boiteux de Berne et Vevey* ne s'accorde que trop avec les événements : des armées s'entrechoquent, des navires se canonnent, des villes

flambent, l'enfant pleure, symbolisant toutes les misères humaines, l'escargot fait songer à la vérité boiteuse et lente à venir.

Le *Messager boiteux* pour l'an 1916 fait un tableau fidèle de la grande guerre. Ses articles abondamment illustrés sont un excellent raccourci de tant de choses dues chaque jour. Il fait une large place, comme de juste, à notre pays et à notre armée à la frontière. Puis il apporte, ce bon *Messager*, ses récits, ses bons mots, ses histoires en patois. Bref, c'est toujours l'almanach que chacun veut avoir au coin de son foyer.

L'Almanach Helvétique (S. Henchoz, éditeur, L. Martinet, éditeur, Lausanne, successeur). — 25 centimes.

C'est, si nous ne faisons erreur, le premier des almanachs qui, avant la vendange, avant même la fin de l'été, vient nous rappeler la fuite rapide du temps. Une très vilaine commission, par exemple. Mais il sait si bien se faire pardonner, ce gentil almanach ; il est si séduisant, si intéressant, dans ses illustrations, comme dans son texte. Et puis, il est plus jeune d'année en année. Son secret ? C'est tout simplement les améliorations constantes qu'y apporte son éditeur. Il est toujours le même, et il est autre. On y trouve chaque fois quelque chose de nouveau qui vous le fait aimer plus encore. Aussi bien est-ce perdre son temps que recommander cet almanach. Il fait son chemin tout seul, allez !

VASES PLEINS ET VASES VIDES

Au moins, cette année, guerre à part, les vendanges seront joyeuses. Il y aura du vin, beaucoup de vin, et du bon ! Ils sont revenus, espérons-le, les jours heureux qu'a pelait jadis de ses vœux notre regretté collaborateur, Louis Croisier, dans une pièce de vers datant de 1879 — une triste année — et intitulée :

Vases vides.

Vous qui raisonnez creux sous les voûtes profondes,
Vieux amphithéâtres délaissés,
Qui partagez le sort des vignes infécondes
Et qui, tout bas, le maudissez,

Dans ces temps douloureux où Bacchus se dépète
De voir nos malheurs inouïs
Et d'entendre en vos flancs le tارت qui crépite
Sous vos grans airs ébarouis.

Il vous reste, du moins, votre vieille étiquette
Et vos souvenirs glorieux,
Que n'effacera pas l'insipide piquette
Qui vient des quatre vents des cieux.

Donc, s'il le faut, dormez pleins de vapeur soufrée,
Dormez dans votre dignité
Plutôt que tressaillez sous des flots d'eau sucrée
Sans feu, ni générosité.

Car les jours reviendront où malgré nos épreuves
Auprès de vous nous chanterons,
Où l'on ne verra plus des rangs de souches veuves
Désespérer les vigneronnes.

Dans votre isolement, si quelqu'un, d'aventure,
Voyant vos bois inocupés,
Versait, pour les remplir, quelque infâme mixtur
D'alcool et de vins coupés,

Protestez hautement en votre ardeur altière,
Et que ceux qui jadis ont cru
En vous, dans votre sein, retrouvent tout entière
La bonne odeur des vins du cru.

Charrière de Bennevys (Aigle).
Novembre 1879.

Et il y eut, une semaine après, une *Deuxième aux vases vides* ! du même auteur. La voici :

Pour un temps vous serez sevrés de voix joyeuse
De cancans et de calembours ;
Et privés des hauts faits et des doctrines creuses
Des politiciens de nos jours.

Car vous ne verrez plus, durant les longues veilles
Le candidat s'épanouir,
Offrant à vingt bâdauds son vin et les merveilles
De sa nullité sans rougir.

Et vous ne serez pas témoins des pettesses
Que font tant de faibles humains,
Qui rampent pour grimper, ou dont les politesses
Ont de fructueux lendemains. [mornes] Peut-être au long de l'an, dans vos coins froids e